

Le jour promis

Al-Jumhuriya, 6 août 1954.

C'est ce jour, proche et lointain à la fois, auquel s'attachent les âmes et se rattachent les espoirs, vers lequel aspirent les cœurs et s'élèvent les vœux, où le dernier contingent de troupes britanniques quittera le sol de la patrie, dans vingt mois.

Il est proche, car vingt mois ne sont rien de considérable dans la vie des peuples, et il est lointain, car bien des espoirs et bien des vies s'arrêtent avant de l'atteindre, et ceux qui les portent ne savent s'ils vivront pour l'atteindre parmi les jours qui leur sont accordés, ou s'il leur échappera parmi les jours qui leur échapperont. En ce jour promis, le temps revient à son état d'il y a vingt-six siècles, quand l'Égypte était libre au sens le plus large de la liberté, noble au sens le plus précis et le plus vrai de la noblesse, indépendante au sens le plus sain et le plus profond de l'indépendance, son affaire étant la sienne et sa souveraineté appartenant tout entière à ses fils, sans qu'aucun étranger n'y ait part, de près ou de loin, quand l'Égypte seule décidait de toutes ses affaires, ne relevant d'aucune capitale lointaine au fond de la Perse, ou au fond de la Grèce et de Rome, ou au fond de l'Arabie, ou à Damas ou à Bagdad.

Et les fils de l'Égypte seuls décidaient de ses affaires, sans que n'y aient part des rois ou des califes établis sur son sol, qui s'étaient attachés à elle ou qu'elle avait attachés à elle-même. Oui — en ce jour promis, vingt mois d'ici, le soleil se lèvera sur l'Égypte, et vous la verrez comme vous l'avez connue il y a vingt-six siècles, libre, noble, appartenant tout entière à ses fils, décidant de sa propre affaire sans recourir à un pouvoir étranger lointain qui la dominerait, ni à un pouvoir étranger proche établi en elle, mais gouvernée seulement par ses propres fils, issus de ses propres profondeurs, façonnés par sa nature pure, exempte de toute souillure, innocente de tout mensonge. Ce jour-là, l'Égypte se reconnaîtra elle-même, après s'être perdue et avoir tant lutté pour se retrouver, endurant dans cette quête épreuve après épreuve, calamité après calamité. Les Égyptiens doivent se rappeler que leur patrie ne s'est jamais oubliée elle-même un seul jour, et n'a jamais accepté l'injustice de quelque source que ce fût, mais a lutté pour son indépendance depuis l'instant où cette indépendance fut perdue, et a usé les envahisseurs, les usurpateurs et les occupants par la difficulté.

Les Égyptiens doivent se souvenir, lorsque ce jour promis viendra les couvrir de son ombre, que leur patrie ne s'est jamais reposée, ni n'a jamais été laissée en repos, depuis que l'indépendance fut perdue au sixième siècle avant le Christ jusqu'à ce qu'elle la recouvrât au vingtième siècle après le Christ. Elle a plutôt passé ces longs siècles dans une patiente endurance, une lutte obstinée, une rébellion, usant et étant usée par ceux qui la subjuguèrent et l'exploitaient, jusqu'à ce qu'il lui fût donné d'atteindre le but pour lequel elle s'était efforcée, ayant supporté toute forme de peine, et ayant fait supporter à d'autres toute forme de peine, pour l'atteindre — l'atteindre dans une indépendance libre et noble.

Il y a, dans l'histoire de l'Égypte au long de ces longs siècles, des leçons pour qui veut en tirer leçon, des avertissements pour qui veut s'en avertir, un savoir pour qui veut l'acquérir, et une sagesse pour qui veut en sonder les profondeurs. L'Égypte est la seule patrie, parmi toutes les régions de la terre, la seule patrie qui ait lutté au long de ces longs siècles, consciente de sa lutte parfois et inconsciente de celle-ci à d'autres moments. Mais elle a lutté toujours, préservé son caractère toujours, pris part à l'avancement de la civilisation toujours, accompli ce que l'humanité exigeait d'elle toujours, résisté à ceux qui la subjuguèrent et l'exploitaient, jusqu'à ce qu'il lui fût donné de récolter le fruit de sa longue et lourde lutte, qui a rempli l'histoire de savoir et de sagesse, et rempli la terre de civilisation et de culture.

Je ne voudrais pas que le lecteur pense que j'exagère, ou que je m'abandonne à l'excès, ou que je cède simplement à ce noble sentiment, l'amour de la patrie ; je ne fais au contraire qu'affirmer ce que je dis avec une entière certitude. Le moindre regard porté sur la longue histoire de l'Égypte au cours de ces vingt-six siècles établit, sans doute ni ambiguïté, que l'Égypte ne s'est jamais soumise à un colonisateur sans réticence et sans rébellion chaque fois qu'elle pouvait se rebeller, et sans résistance chaque fois que les moyens de la rébellion ne lui étaient pas accessibles, tout en prenant part, pendant ce temps, à l'avancement de la civilisation, portant la plus grande part dans la préservation, la diffusion et la propagation de la culture, saisissant chaque occasion d'accomplir son devoir envers l'humanité civilisée, entier et sans diminution.

C'est le droit des Égyptiens d'aimer leur patrie plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, et de s'enorgueillir de son histoire aussi bien quand elle était libre et indépendante que quand elle était soumise et humiliée ; car dans ces deux états elle est demeurée toujours utile à l'humanité, portant son fardeau sans lassitude ni ennui, sans désespoir ni

abattement.

Et c'est comme si l'Égypte avait refusé d'atteindre le but qu'elle s'était fixé autrement que par les mains de ses propres fils, exempts de toute souillure, issus de ses propres profondeurs ; car il fut donné à l'Égypte de lutter et de s'approcher de la victoire qu'elle recherchait — cette indépendance complète et abondante — mais elle faiblissait chaque fois qu'elle approchait du but, comme si elle sentait que l'heure du triomphe n'était pas encore venue, parce que son affaire n'était pas encore entre les mains de ses propres fils.

Combien de fois a-t-elle lutté contre les Turcs et les a vaincus, ou presque ; combien de fois a-t-elle lutté contre les Anglais et leur a arraché des concessions, les usant par la difficulté, mais elle s'arrêtait toujours avant d'atteindre le but — jusqu'à ce qu'elle eût écarté la couronne étrangère de sa terre, renversé le trône de Méhémet Ali et de ses descendants, et assuré sa souveraineté à ses propres fils, rendant cette souveraineté au peuple tout entier ; et sachant alors que, si elle parvenait au succès, celui-ci lui appartiendrait tout entier, sans aucune main étrangère, proche ou lointaine, elle poursuivit son but sans hâte et l'atteignit avec aisance, et ses fils se trouvèrent, un jour, avoir gagné dans le plus court délai possible ce que de nombreuses générations avaient échoué à gagner au long de siècles entiers.

Il y a deux ans, la révolution éclata et fit descendre du trône d'Égypte le dernier roi étranger, et il y a un an, la révolution déclara que l'Égypte n'avait nul besoin d'un trône, puisqu'il tente les convoiteux et fixe sur lui les espoirs des aventuriers, et que le bien tout entier résidait dans le fait de rendre l'affaire du peuple au peuple ; elle abolit donc le régime monarchique et proclama le régime républicain. Et cette année, la révolution naissante, qui n'a pas encore deux ans d'âge, a atteint ce que l'Égypte voulait depuis les temps les plus reculés : cette indépendance pure et noble, libérant le sol de l'Égypte de l'occupation étrangère dont nous avons si longtemps souhaité la fin et pour la fin de laquelle nous avons si longtemps lutté, sans rien atteindre de ce que nous souhaitions, jusqu'à ce que les désespérés en vinssent à croire que l'humiliation avait été inscrite sur l'Égypte à jamais, et jusqu'à ce que certains prétendissent que les qualités de bien et de mal avaient été réparties entre les régions de la terre, en sorte que chaque qualité de bien choisisse la région qui lui convient, s'y porte, suivie à son tour d'une qualité de mal — si bien que la richesse choisit l'Égypte, et que l'humiliation déclara qu'elle la suivrait.

Comment donc réagiraient ces prétendants et ces désespérés, s'ils voyaient l'Égypte avoir conservé sa richesse, renouvelant sa quête de son accroissement et de sa vitalité, et avoir rejeté l'humiliation, mettant à sa place une fière et noble dignité, et une gloire chère et précieuse.

En deux ans, la révolution de l'armée en Égypte a accompli de grandes choses, et suscité des événements considérables ; elle a rejeté le régime monarchique auquel elle était soumise depuis des dizaines de siècles, qui lui avait valu beaucoup d'injustice et avait imposé à son peuple l'humiliation et l'abaissement à diverses époques de son histoire, au Moyen Âge entre autres. Et que dire d'une nation qui achetait ses rois avec de l'argent, puis les asseyait sur son trône après les y avoir préparés, leur apprenant comment régner, comment opprimer, comment user leurs propres maîtres par la difficulté, et comment leur rendre le bien par le mal, la bonté par l'ingratitude, et la bienveillance par le méfait, l'injustice et la tyrannie.

L'Égypte rejeta ce régime dans la première des deux années de la révolution, assurant sa souveraineté intérieure à ses propres fils, sans que nul autre n'y ait part, puis se consacra à ses problèmes extérieurs, les résolvant avec une aisance et une douceur à laquelle l'histoire trouve difficilement un équivalent.

Elle résolut d'abord la question du Soudan, et ne la revendiqua pas pour elle-même, car elle n'avait jamais voulu cela en aucun jour, et ne l'abandonna pas non plus aux convoiteux pour qu'ils l'exploitent et asservissent ses fils, mais prit au contraire le plus grand soin de lui assurer sa liberté avant de s'assurer la sienne propre, et réussit à réaliser ce qu'elle avait recherché. En quelques mois elle établit au Soudan un gouvernement national, composé des Soudanais eux-mêmes, gérant leurs propres affaires et décidant de leur propre destin, comme ils le souhaitaient eux-mêmes, non comme le souhaitaient d'autres parties convoiteuses et colonisatrices. Elle se tourna ensuite vers la question qui la concernait elle-même et les Anglais, se montrant ferme quand la fermeté s'imposait, et douce quand la douceur était utile, rejetant tout ce qui ne convenait pas à sa dignité ni n'assurait son honneur, refusant avec le refus de qui a perdu l'espoir, mais acceptant avec l'acceptation de qui espère encore, et parvenant finalement, en ces jours récents, à la voie noble : elle assura l'évacuation sans pari ni hasard pour l'avenir, sans renier le passé ni abjurer sa glorieuse tradition historique de lien étroit avec la civilisation de la Méditerranée — cette civilisation qu'elle-même avait fondée, puis diffusée, puis contribué à développer et à faire

rayonner, jusqu'à ce qu'elle devînt la civilisation de l'humanité tout entière en cette époque moderne.

Et pendant tout ce temps elle s'est occupée de la réforme sociale, la poursuivant avec diligence, sans mollesse ni retard ; elle a promulgué la réforme agraire pour abolir les différences entre les classes, et fixer dans l'esprit de tous les citoyens qu'ils sont frères, parmi lesquels il n'y a ni maître ni asservi, et que la richesse de l'Égypte n'a pas été créée pour qu'un groupe en monopolise l'usage à l'exclusion d'un autre, mais a été créée pour que tous les citoyens en jouissent, chacun selon son effort, sa compétence et sa diligence au travail, sans que cela comporte injustice, excès ou tyrannie.

En deux ans, la révolution de l'armée a résolu les problèmes extérieurs insolubles qui assaillaient l'Égypte ; elle a assuré le Soudan au peuple soudanais, et assuré l'Égypte au peuple égyptien, et posé les fondements de la réforme sociale intérieure.

Elle a accompli tout cela dans le plus court délai possible, après que de nombreuses générations eurent échoué à l'accomplir au long d'âges prolongés, et elle l'a accompli avec la plus grande douceur et la plus grande aisance. Elle n'a versé aucun sang pour cela, n'a ôté aucune vie pour cela, n'a exposé aucun intérêt public ou privé, pour cela, à quelque danger que ce fût, proche ou lointain. Tout cela devint ainsi un exemple splendide dont le monde contemporain profitera sans aucun doute.

Et j'ai dit, lorsque notre révolution éclata, qu'elle ne profiterait pas à l'Égypte seule, mais profiterait à de nombreuses contrées autour d'elle. Et je suis heureux maintenant de constater que je ne me trompais pas et n'exagérais pas ; car notre révolution a déjà profité au Soudan, le rendant à son propre peuple après qu'il eut été une proie facile pour le colonisateur, et c'est à peine si l'accord anglais était entré en vigueur depuis quelques jours que la France se trouva contrainte de rendre à la Tunisie une grande part de son droit, lui accordant l'indépendance intérieure, et elle lui accordera sans doute l'indépendance complète avant longtemps.

Et je ne suis pas celui qui invente ce parallèle entre ce qui s'est passé en Égypte et ce qui s'est passé en Tunisie, car la presse française elle-même l'a reconnu ; Le Monde, commentant l'accord anglo-égyptien, écrivit que cet accord ne manquerait pas d'influer sur la question tunisienne, et à peine deux jours s'étaient-ils écoulés que le président du Conseil de France s'envolait pour la Tunisie afin de lui déclarer que la

France lui rendait son indépendance intérieure, dans une franchise sans aucune réserve.

Et la presse italienne enregistra ce même jour, dans son commentaire sur la décision française, le Corriere della Sera disant qu'il était à noter que cette décision venait à la suite de l'accord égypto-britannique.

Et je suis entièrement convaincu que l'effet de cet accord s'étendra au-delà de la Tunisie jusqu'au Maroc, et peut-être cela se produira-t-il avant même qu'Al-Jumhuriya ne publie ce discours.

Car l'Égypte est, sans aucun doute, le cœur du monde arabe, et la liberté de l'Égypte est, sans aucun doute également, le fondement de la liberté du monde arabe tout entier, et je suis convaincu, après tout cela, que la liberté complète de l'Égypte ne profitera pas aux Égyptiens et aux Arabes seuls, mais profitera à toute l'humanité civilisée.

Car la position de l'Égypte entre l'Orient et l'Occident la rend apte à être une source de grand bien pour l'Orient et l'Occident lorsqu'elle est apaisée et satisfaite, et une source de grand mal pour l'Orient et l'Occident lorsqu'elle est troublée et mécontente, à condition que les Égyptiens sachent bien conduire leurs propres affaires, avec fermeté, résolution, douceur et détermination. Et je témoigne que la révolution a conduit les affaires de l'Égypte avec fermeté, douceur et détermination ; attendons donc ce jour promis dans la joie et la bonne humeur, afin que ceux qui vivront pour le voir s'en réjouissent, et que ceux à qui il ne sera pas donné de le voir s'en contentent, sachant qu'il leur a été donné de vivre jusqu'à voir leur patrie atteindre ce qu'elle voulait et devenir une patrie chère et noble.